

Chris

C'est en titubant et en tâtonnant que je cherche la tente que je partage avec Jo. Je ne sais pas pourquoi la bande a voulu passer la soirée dans ce camping pourri.

Ah si..., pour « pêcher » !

Ces crétins étaient tellement déchirés dès l'aube qu'ils n'avaient même pas foutu un putain d'appât sur leur putain d'hameçon !

Un poisson, c'est con, mais pas à ce point-là.

N'empêche que, à cause de leur idée complètement débile, je me retrouve comme une grosse andouille... une grosse andouille avec plus d'alcool que de sang dans les veines. Une grosse andouille qui essaie désespérément de mettre la main sur la bonne cabane en toile. Un exploit d'y parvenir sur un terrain de cette taille, surtout envahi de tentes absolument identiques !

Une fichue aiguille dans une meule de foin, ouais !

— Fait chier, je marmonne.

Je tire sur la toile d'une tente que j'ai réussi à agripper malgré mon équilibre d'ivrogne, puis souris. En grognant, j'ôte mes godasses pesant une tonne pour ensuite défaire la fermeture Éclair de l'entrée et ce, sans me vautrer lamentablement.

Lorsque je tombe sur un tissu moelleux qui ne pue pas, je suis surpris mais trop soûl pour comprendre

que c'est justement là *le* signe qu'un truc ne tourne pas rond. L'idée même que Jo soit un fan de lessive déclenche en moi un stupide gloussement. Non sans mal, j'enlève mon jean, suivi de très près par mon tee-shirt, et soupire d'aise.

— Sacrée teuf, hein, Jo, je murmure.

J'ai probablement un air niais sur la figure, celui qu'affichent tous les mecs défoncés ayant glorieusement baisé comme des dingues.

Deux frangines suédoises. Des bombes.

Soudain...

— KAATEE ! hurle une voix fluette complètement terrorisée, hystérique même.

J'ouvre aussitôt les yeux et me fige. J'ai trop bu pour que mon cerveau arrive à évaluer la situation dans l'immédiat. Je ne suis sûr que d'une chose : Jo ne gueule pas de cette façon, donc ce n'est pas Jo dans cette tente merdique.

Si c'est pas Jo, putain..., mais c'est qui ?!

Plusieurs choses se déroulent en simultané : la fermeture Éclair de la tente s'ouvre, un faisceau de lumière m'aveugle, et, en pur réflexe conditionné par de nombreux premiers contacts similaires avec les forces de l'ordre, je lève les mains :

— Hé oh ! je m'époumone.

— Vous êtes qui ? crache une voix féminine.

— Et toi ?!

Je plisse les yeux en grimaçant, les mains toujours sagement levées afin de prouver ma bonne volonté à coopérer.

— C'est plutôt à moi de poser la question, je vous signale ! Qu'est-ce que vous faites dans la tente de ma sœur ? Sale obsédé ! Sortez de là !

La nana, qui qu'elle soit, a littéralement aboyé son ordre, et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle tient d'autre dans sa main à part sa lampe torche. Je prie juste pour que ce ne soit pas un flingue : je suis bien trop déchiré pour apprécier d'être tiré comme un lapin le jour de l'ouverture de la chasse.

— Ça va, ça va, pas besoin de s'exciter ! je grommelle.

J'obtempère et je sors de la petite tente en arrachant plusieurs piquets pour finalement me prendre les pieds dans la doublure.

Une fois à l'extérieur, essaie d'esquiver la saleté de loupote, mais la gonzesse se fait un devoir de suivre chacun de mes mouvements avec elle. Et ça, c'est bien chiant. Rien de tel pour me hérissier les nerfs.

— Tu peux éteindre ta putain de lampe ?

— Non.

— Tu braques quoi sur moi, là ?

— Un fusil à harpon.

— Charmant. Écoute, c'est une erreur. Je me suis planté de tente et...

Un rire sarcastique m'interrompt.

— Vous pensez sérieusement que je vais gober ça ? Vous n'êtes pas le premier taré qui en a après ma sœur !

OK. OK, on reste calme. Comment me sortir de là ? Je suis quasi à poil, et une cinglée me tient en joue

avec un fusil à harpon. Je ne peux rien faire comme tout le monde ? Pas même une cuite dans un putain de camping de merde ?!

— Je ne savais pas qu'il y avait ta sœur dans cette satanée tente ! Je m'exclame en ricanant.

Ma voix possède une tonalité plus aiguë que d'habitude, mais c'est seulement pour souligner l'aspect ridicule de sa supposition.

Là, elle braque le faisceau sur mon boxer, puis remonte rapidement vers mon visage. Le geste de sa lampe est plus qu'éloquent : pas besoin qu'elle me fasse un dessin expliquant le cheminement de ses pensées.

— Désolé, chérie..., mais je ne pionce jamais habillé. Fais-moi plaisir : empêche ton cerveau de galoper dans les plaines à cause de ce détail.

— Appelez-moi encore « chérie », et je joue aux fléchettes avec votre estomac pour cible. Juliette ? Juliette..., ça va ?

Un petit couinement apeuré lui répond par l'affirmative pendant que je me passe une main lasse sur le visage, geste qui me vaut de nouveau de me prendre la petite lumière blanchâtre dans les yeux. J'éructe un juron.

Je commence à m'énerver : j'ai sommeil, plus de whisky que de plasma dans le sang, l'air est saturé d'humidité et je me les gèle.

— Écoute, je n'ai pas besoin d'abuser d'une meuf pour baiser. J'ai qu'un seul principe et c'est celui-là, pigé ? Maintenant tu te calmes, t'arrêtes de me foutre ta putain de lampe dans la tronche et de me braquer

ton fusil à poiscaïlle dessus. Je vais récupérer sagement mes fringues et me tirer. OK ?

Elle semble hésiter. Les secondes durant lesquelles elle tergiverse me paraissent interminables, ce qui, forcément, aggrave ma mauvaise humeur.

Finalement, elle baisse sa fichue loupiote, et je soupire.

— Sans déconner... C'est pas trop tôt ! je marmonne entre mes dents.

Je m'incline et récupère mes vêtements sans un regard pour la forme pétrifiée, celle qui se tasse dans un coin de la tente.

— C'est quoi, ce bordel ! râle une voix que je reconnais tout de suite.

— C'est rien ! Je me suis gouré de tente ! je réplique d'une voix forte à Jo.

— Sérieux ? s'esclaffe-t-il en retour.

Il a vraiment l'air de trouver ça marrant. Bizarre : moi, pas du tout. Me faire sortir à coup de fusil à harpon alors que je me tiens une cuite de classe internationale, ça ne me fait pas rire..., pas même un peu.

Pendant que je le rejoins sur l'emplacement jouxtant celui des deux hystériques, je perçois le regard de la folle furieuse peser sur moi. Je n'y peux rien, mais l'idée qu'elle me garde à l'œil jusqu'à la dernière seconde me dessine un sourire grimaçant sur les lèvres.

Oui, moi aussi, je me surveillerais si je tombais sur moi-même.

Lorsque je m'affale enfin sur le bon duvet, celui-ci sent largement moins la lessive et davantage la chaussette sale. Je soupire.

— Sérieux ? Tu es entré dans la tente de la grenouille de bénitier d'à côté ? pouffe-t-il encore.

Il ne le voit pas, mais je hausse un sourcil, allongé sur le dos, les bras croisés sous la nuque, à fixer les ombres des branches des mûriers qui s'agitent au-dessus de nos têtes.

— « Grenouille de bénitier »... ?

— Carrément. Genre je vais à l'église et je fais du catéchisme. Quoi que... La frangine a l'air plus d'une bourrine à grande gueule.

Je souris.

Pour me tenir en joue avec un fusil à harpon, pour sûr, faut être légèrement bourrine sur les bords et... totalement inconsciente.

— Je préfère la grenouille de bénitier, précise-t-il.

— Elle est bonne ?

Je suis certain qu'il hoche la tête avec enthousiasme.

— Blondinette bien roulée, avec une dégaine de bonne sœur.

— Et l'autre ?

Là aussi je ne peux rien y faire : moi, une meuf qui me braque dessus un flingue en pleine nuit sans sourciller, ça m'intrigue et... ça m'excite aussi un brin, je dois l'avouer.

D'habitude, rien n'arrive à me sortir de ce néant dans lequel je m'embourbe chaque fichue journée qui passe, du moins rien qui réussisse à réveiller mon intérêt. Je m'interroge parfois sur ce qui parviendrait à me tirer de cette perpétuelle sensation de vide que j'éprouve continuellement. J'ai des parades éphémères : la baise, l'alcool et le shit. Du moins, jusqu'à cette nuit. Peut-être que...

— Je ne sais pas. Elle portait un grand sweat à capuche et un jean large. Va savoir à quoi elle ressemble, et puis j'étais pressé d'aller descendre quelques bières sur la plage... Je l'ai pas réellement matée.

— Ouais, un *tomboy*, quoi ! je grommelle tout en fermant les yeux.

— Peut-être, ouais.

Nous nous endormons sur ce dernier échange, pour ronfler comme les ivrognes que nous sommes.

J'ai tellement mal au crâne que j'ai l'impression qu'à tout moment mes yeux vont sortir de leurs orbites pour saluer la foule. La soirée de la veille est floue dans ma mémoire, et je ne me souviens nettement que de deux choses : les deux Suédoises et la cinglée au fusil à harpon.

C'est en tanguant pitoyablement que je m'extrais de la foutue tente trop étroite pour un mec de mon gabarit. *Sérieux, ce truc-là, c'est pratique pour les gosses qui font un mètre dix les bras levés, pas pour moi.*

Je me frotte machinalement le crâne puis m'étire. J'aime la sensation de mes cheveux coupés très court sous ma paume, ce tic m'apaise ; il me rappelle mon père lorsqu'il faisait de même. Ça n'a rien à voir avec le style, ou la mode, mais plutôt avec les flics : ils ne peuvent pas vous choper par la crinière lorsqu'ils vous arrêtent. C'est le genre de détails auquel on prête attention quand on emprunte la « voie professionnelle » que j'ai choisie.

Un bruit de couverts provenant d'à côté m'interpelle. Je fronce les sourcils puis me tourne pour repérer la tarée au fusil à harpon.

Effectivement, sa silhouette est perdue dans un sweat noir informe pendant que la capuche de l'habit lui couvre pratiquement tout le visage. Mes yeux descendent plus bas. C'est un réflexe de base : un mec jauge une fille à son cul..., et là, à moins d'avoir les yeux rayons laser de Superman, impossible de voir quoi que ce soit : le sien nage quelque part dans ce pantalon deux fois trop grand pour elle.

Comme si elle avait senti mon regard, elle pivote le haut du corps dans ma direction. J'imagine qu'elle me détaille aussi, alors je fais rouler chaque muscle comme si c'était normal, l'air de rien. Je me demande ce qu'elle pense de mes tatouages. Ils n'ont pas d'autre fonction que d'impressionner et d'annoncer la couleur : je ne suis pas quelqu'un de bien. Ce sont avant tout des peintures de guerre, de rites de passage, des marques qui me rappellent qui je suis. Même si plusieurs ont une signification, l'intégralité du puzzle n'a rien de mystique. Ils sont un avertissement silencieux, comme l'aileron d'un requin qui fend la surface de l'eau.

Lorsque ma voisine de camping m'adresse un doigt d'honneur, ma salive part dans le mauvais chemin, puis je ricane, sincèrement amusé par l'audace.

Elle a des couilles, faut lui reconnaître ça.

Vu ma gueule de gangster, à sa place un mec y aurait réfléchi à deux fois avant d'exécuter un tel geste provocateur. Parce qu'elle a l'air d'une mioche, et d'une mioche courageuse en plus, je décide de laisser courir et me contente de secouer la tête en réponse.